

Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre

Numéro 7 (2003)
Varia

Vincent Tabbagh

Communauté familiale et vie religieuse à la fin du Moyen Âge

Journée d'étude. Dijon, 8 février 2002

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Vincent Tabbagh, « Communauté familiale et vie religieuse à la fin du Moyen Âge », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre* [En ligne], 7 | 2003, mis en ligne le 14 novembre 2007. URL : <http://cem.revues.org/index3132.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Centre d'études médiévales Saint-Germain d'Auxerre
<http://cem.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://cem.revues.org/index3132.html>

Document généré automatiquement le 03 octobre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Tous droits réservés

Vincent Tabbagh

Communauté familiale et vie religieuse à la fin du Moyen Âge

Journée d'étude. Dijon, 8 février 2002

- 1 Le 8 février 2002 s'est tenue à l'Université de Bourgogne une demi-journée de travail réunissant des étudiants de troisième cycle sur le thème qui donne leur titre à ces quelques lignes. Elles veulent en rendre compte, comme aussi de quelques enquêtes, proches par leur sujet, dont le caractère encore inachevé explique la volontaire discrétion des références ici mentionnées. Ce thème entre dans le cadre d'études plus général "l'Église et société" défini par l'UMR 5594, et vient s'inscrire en parallèle avec des recherches menées en d'autres lieux, qui ont mis en évidence l'existence, en particulier dans les cités italiennes de la fin du Moyen Âge, d'une religion civique. Si l'on s'appuie sur des exemples essentiellement, mais non exclusivement bourguignons, est-il possible de parler d'une religion familiale, en sachant bien que, pas plus que la religion civique, elle ne saurait rassembler les multiples aspects d'une vie religieuse foisonnante, où, par exemple, la dévotion personnelle et secrète prend une place croissante. Interventions et discussions ont été organisées autour de trois questions précises : le cadre familial connaît-il le développement de formes de piété particulières, de rituels familiaux inspirés ou au contraire éloignés de la liturgie publique et canonique ? Les multiples fondations, du simple anniversaire à la collégiale ou au couvent, ont-elles une dimension familiale dominante, ou s'agit-il d'initiatives personnelles, heurtant éventuellement les intérêts financiers d'un lignage ? Quel rapport entre famille et sacerdoce, autrement dit la vocation doit-elle être pensée dans les termes d'une aventure personnelle, d'un libre choix individuel face à un appel sensé venir de Dieu lui-même, ou comme le don, par une famille, de l'un de ses membres, que dès son jeune âge elle voue dans le cadre d'un échange sacrificiel avec Dieu ?
- 2 S'agissant des rituels familiaux, qui pourraient traduire l'appropriation ou le dépassement, dans le cadre de la maisonnée, de la liturgie ecclésiale, **Fabrice Rey**¹ en démontre l'existence à travers l'exemple très particulier de deux duchesses de Bourgogne, Marguerite de Flandre et Marguerite de Bavière. Dans leurs châteaux, l'oratoire privé, au cœur des pièces de l'intimité, si cette expression n'est pas trop anachronique, vient supplanter la vieille chapelle castrale parfois devenue, comme à Dijon, une véritable collégiale à la vie autonome par rapport à celle de la cour. Dans cet oratoire prend place une collection à la fois personnelle et héréditaire de reliques, et une accumulation d'images pieuses qui le déborde parfois largement pour s'installer dans différentes salles du château, stimulant une piété visuelle que son entourage va partager avec la maîtresse des lieux. Ce décor, qui voyage avec les duchesses, joue un rôle d'aide-mémoire, pour les tableaux et tapisseries qui invitent, par les histoires complexes qu'ils représentent, à la méditation ; il possède aussi une fonction protectrice, notamment les nombreuses statuette des saints intercesseurs de la famille ducale, ceux que l'on invoque lors d'une situation particulière, maladie d'un enfant ou entreprise militaire par exemple, ceux aussi que l'on visite dans les pèlerinages. La maison de Bourgogne s'est ainsi constitué une cour céleste de protecteurs spécifiques, d'autant plus assaillis de suffrages que s'intensifie l'affection portée par les princes à leurs enfants, et donc que le sentiment familial s'amplifie. La discussion qui suit l'intervention de Fabrice Rey fait apparaître que cette piété visuelle a pris une ampleur suffisante pour faire naître, chez certains prélats de la génération des années 1430, l'inquiétude d'une dérive vers l'idolâtrie.
- 3 La messe peut, elle-même, faire l'objet d'une appropriation familiale, comme le montrent les travaux de **Mathilde Blondel**². L'obligation dominicale ne touche qu'un seul membre de

la famille, comme l'indique nettement un texte de l'abbé de Saint-Étienne de Dijon au XV^e siècle. La famille, et non l'individu, forme bien la cellule de base des communautés ecclésiales. On voit se tenir des messes à l'intérieur des maisons : les fondateurs demandent en effet qu'elles soient célébrées devant eux, dans leur chambre, s'ils sont malades, et non à l'église. Les missels montrent que l'on écrit et chante des messes pour des intentions très particulières, comme demander les larmes, la sagesse, la charité ou la componction du cœur, contre les tentations de la chair, dans une démarche étroitement personnelle, mais aussi pour les parents, amis et bienfaiteurs, ou encore pour les ennemis. À travers la messe ou la récitation des heures, la piété individuelle ou familiale se construit donc à l'intérieur des cadres immémoriaux de l'Église institutionnelle.

- 4 Les fondations de toutes sortes, fort nombreuses en Bourgogne comme partout ailleurs à la fin du Moyen Âge, prennent-elles d'abord la dimension d'une mémoire personnelle, affirmée au besoin contre les intérêts d'héritiers que la générosité de leurs parents peut conduire à la ruine, ou visent-elles au salut de générations successives et à la constitution d'une identité spirituelle propre à un lignage ? **Alain Rauwel**³ montre que les liens forts entre la famille Pèlerin, de Dijon, et le couvent des cordeliers de cette ville dépassent les initiatives individuelles pour se perpétuer sur une longue durée. Bertrand Pèlerin, par l'ampleur de ses dons pour l'établissement même du couvent, par le rôle qu'il a joué comme rassembleur et modèle des générosités d'autres familles et syndic apostolique du couvent en 1252, peut apparaître comme son fondateur, avant qu'un autre membre de la famille y prenne le froc, et que, comme le montre l'épithaphier, les générations successives de ses descendants soient enterrées dans ses murs. Une remarque, à la suite de cet exposé, tend cependant à limiter le rôle des familles citadines dans ces fondations de couvents mendiants au XIII^e siècle à celui d'intermédiaires et de prête-noms des frères eux-mêmes, qui ne peuvent intervenir directement sur le marché immobilier de la ville et s'adressent donc aux familles qui sont les mieux en situation pour le faire, ceci ne remettant pas en cause le caractère familial de l'attachement manifesté aux nouveaux ordres, comme sans doute auparavant aux anciens.
- 5 L'exemple des Berbisey, étudié par **Gaëlle Tarbochez**⁴, qui présentent le même profil que les Pèlerin à un siècle de distance, origine extérieure et ascension très rapide, conduit cependant à nuancer un peu le caractère familial des fondations de messes.
- 6 Sur plusieurs générations, on observe en effet une discontinuité topographique et institutionnelle des initiatives, la paroisse Notre-Dame se voyant d'abord privilégiée, avant qu'elles se tournent aussi vers le couvent des carmes. Les lieux d'inhumation se dispersent entre ces deux églises et même, à l'intérieur de leurs murs, entre différents emplacements, chacun exprimant un choix personnel plutôt que de constituer l'unicité d'un tombeau familial. Au début du XV^e siècle, les Berbisey deviennent patrons de la chapelle Notre-Dame-la-Gisante dans l'église Notre-Dame, mais par la suite certaines branches cherchent à en éliminer d'autres, et ce patronage devient facteur de discorde. Les titulaires de cette chapelle appartiennent régulièrement à cette famille, mais ils ne desservent pas ce qui n'est pour eux qu'un bénéfice parmi d'autres : on ne peut donc parler d'un clergé familial voué à la prière pour ses propres ancêtres. Toutefois, les générations reprennent l'une après l'autre une même thématique dans leurs fondations dévotes, la Croix, et l'un des membres du lignage entreprend une sorte de récapitulation de toutes les générosités de la famille. Il cherche à préserver des droits, bien sûr, mais son geste lui fait prendre conscience d'une mémoire familiale particulière.
- 7 Davantage que chez les Berbisey, cette conscience est présente dans les fondations d'un riche chanoine de Troyes, issu d'une famille de Châtillon-sur-Seine, Dreux de la Marche, membre du chapitre cathédral de 1345 à 1381, étudié par **Philippe Beaufort**⁵. Il fait construire une chapelle à la cathédrale, ornée d'une belle statuette, fonde des messes pour son père, sa mère, son oncle homonyme qui était lui aussi chanoine de Troyes, et un anniversaire pour l'une

de ses sœurs. Il fait réinhumer ses parents dans l'église Saint-Mamet de Châtillon, sous une pierre tombale qu'il fait sculpter à Paris à l'image du couple, de leurs douze fils et de leurs six filles, unissant ainsi fortune temporelle, fécondité biologique et générosité spirituelle. Surtout, en utilisant directement des biens patrimoniaux pour sa fondation, il établit un lien étroit entre propriétés foncières et mémoire familiale, alors qu'en général le clergé utilise en œuvres de piété, par un juste retour des choses, l'argent qu'il a reçu de ses bénéficiaires. Il s'est imposé comme le principal gestionnaire et défenseur du patrimoine, au besoin par des procès contre ses frères, avec une efficacité redoutable, pour mieux le faire servir à son projet mémoriel. La limite de l'entreprise, selon Philippe Beaufort, vient du fait qu'après lui, tant les biens que la mémoire échappent à ses descendants, puisque le patronage de la chapelle et la gestion des biens passent au chapitre cathédral. Mais Dreux peut avoir vu l'institution ecclésiastique, représentée ici par le chapitre comme elle le serait dans d'autres cas par la paroisse, comme le prolongement et l'extension du lignage lui-même ; sa stabilité et sa perpétuité lui paraissent de meilleures garanties que les héritiers de sang ; autrement dit, ce chanoine fait entrer sa parenté dans une familiarité spirituelle large, l'Église de Troyes, pour participer à sa fécondité et à ses mérites.

- 8 L'idée d'une détermination familiale de la vocation sacerdotale, troisième thème de la journée, a été nettement critiquée dans l'intervention de **Jean-Vincent Jourdain**⁶, qui souligne au contraire l'ampleur des bases médiévales de la conception tridentine du sacerdoce, telle que l'ont développée Bérulle et l'École française au XVII^e siècle. La vocation est bien déjà une aventure intérieure purement personnelle, ce que montrent l'absence de toute place faite à la famille dans les rites d'ordination, l'existence de familles qui ne comportent pas de prêtre, le détachement de celui-ci par rapport aux siens pour le lieu d'inhumation. La puissance du modèle régulier, en particulier à partir du XII^e siècle chez les cisterciens et les mendiants qui refusent les oblats, a été suffisante pour imposer un caractère de conversion personnelle à la réception du sacerdoce.
- 9 En prenant un exemple précis, **Jean-Pierre Brelaud**⁷ va finalement dans le même sens. Les Chasneaux ont mis en place des stratégies pour se maintenir à l'intérieur du corps d'église de la collégiale de Beaune, génération après génération ; ceux d'entre eux qui occupent une stalle canoniale s'efforcent de placer un peu partout leurs neveux, ce qui traduit d'incontestables solidarités. Mais la famille apparaît alors comme un syndicat d'intérêts de carrière, sans finalité spirituelle, et d'une efficacité d'ailleurs limitée, puisque la communauté du chapitre ne consent pas à privilégier les liens familiaux dans les procédures de recrutement. D'autres en effet se maintiennent, comme l'affinité élective, qui attache le vénérable chanoine au jeune chapelain qu'il a formé, qui le sert et dont il assure la carrière. Autrement dit le sacerdoce peut au moins se déployer, sinon naître, dans des cadres affectifs et spirituels sans aucun fondement biologique.
- 10 En étudiant le cas de la famille Gerson, l'intervention de **Guillaume Boissard**⁸ apporte cependant quelques nuances : c'est bien la famille, les parents puis le frère aîné devenu un personnage éminent de l'Église de France, qui joue un rôle essentiel dans l'entrée en religion des fils et filles, dont une seule s'est mariée. Elle accepte des sacrifices financiers pour les études, et Jean destine à ses sœurs un traité sur l'excellence de la virginité, pour leur montrer toute la valeur de la vie cloîtrée. Le réalisme économique d'une famille nombreuse, qui sait qu'elle ne pourra doter toutes ses filles et qu'il faut éviter de partager l'héritage, se mêle étroitement au souci de la prière pour les morts. Dans une lettre à ses fils prêtres, la mère écrit que les oraisons qu'ils diront pour elle après sa mort vont continuer les œuvres de pénitence qu'elle a elle-même accomplies durant sa vie pour effacer les fautes qu'elle a commises. La construction d'une vie religieuse familiale, qui passe par le sacerdoce d'un ou plusieurs fils, prolonge donc exactement la piété personnelle de chacun ; continuité biologique et continuité spirituelle sont étroitement liées pour permettre le dépassement de la mort, et le sacrifice du

11 fils par le père, dans la vocation de l'enfant au sacerdoce, imite le geste d'Abraham et répond à celui du Père livrant son Fils.

Il apparaît donc certain que la vie religieuse de la fin du Moyen Âge comporte une dimension familiale affirmée, puisque le lignage constitue le milieu naturel où les liens entre vivants et morts, qui sont au cœur de la religion du salut, peuvent se développer ; puisque aussi l'Église s'est bien gardée de l'exclure de la hiérarchie des communautés humaines, villages, cités et royaumes, auxquelles elle cherche à donner la signification spirituelle la plus profonde possible.

Notes

1Auteur d'un mémoire de maîtrise : *La piété princière à la fin du Moyen Âge, Marguerite de Flandre et Marguerite de Bavière, duchesses de Bourgogne (1369-1405-1423)*, Université de Bourgogne, 2001.

2Auteur d'un mémoire de maîtrise : *Un aspect de la vie liturgique et spirituelle en Bourgogne à la fin du Moyen Âge : la célébration de la messe*, Université de Bourgogne, 2002.

3Auteur de la thèse de doctorat : "*Expositio missae*", *essai sur le commentaire du canon de la messe dans la tradition monastique et scolastique*, Université de Bourgogne, 2002 (cf. le compte-rendu dans ce volume, p. 219-227).

4Gaëlle Tarbochez prépare une thèse de doctorat sur les fondations pieuses à Dijon au Moyen Âge.

5Auteur d'un mémoire de DEA : *Les membres du clergé séculier troyen de la fin du XIII^e siècle au début du XVI^e siècle, vie culturelle, intellectuelle et liturgique*, Université de Bourgogne, 2001.

6Jean-Vincent Jourdeuil prépare une thèse de doctorat : *Inhumations et sépultures épiscopales dans les provinces ecclésiastiques de Reims, Rouen, Sens et Lyon, du XI^e au XV^e siècle*.

7Jean-Pierre Brelaud prépare une thèse de doctorat : *Clergé et vie religieuse à Beaune (1200-1500)*.

8Guillaume Boissard prépare un mémoire de maîtrise sur les origines de la réflexion théologique de Jean Gerson.

Pour citer cet article

Référence électronique

Vincent Tabbagh, « Communauté familiale et vie religieuse à la fin du Moyen Âge », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre* [En ligne], 7 | 2003, mis en ligne le 14 novembre 2007. URL : <http://cem.revues.org/index3132.html>

Droits d'auteur

© Tous droits réservés